

Ethnohistoire et marxisme: étude d'une région périphérique de l'empire Aztèque

PIERRE BEAUCAGE
Département d'Anthropologie
Université de Montréal

SUMMARY

This article is divided into two sections. The first one presents a discussion of the Asiatic or Tributary Mode of Production, in the light of the more recent contributions to the marxian theory. The second applies this concept to the study of the Aztec Empire. This Empire constituted a social formation comprising many articulated modes of production: in the center of the Empire (Mexico Valley) the ecological conditions allowed the full development of the tributary mode of production while at the periphery the social formations were constituted of various types of village structures, more or less integrated into a hierarchy, according to the environment and the history of the region.

Un des faits marquants des années soixante, en ce qui concerne l'anthropologie économique, aura été sans contredit le développement d'un cadre théorique et méthodologique s'inspirant directement du matérialisme historique de même que la réalisation de plusieurs études particulières dans cette perspective. Les domaines privilégiés d'études ont été les sociétés lignagères africaines (secteur qui s'en est trouvé renouvelé) et les "grandes civilisations orientales". Dans ce dernier cas, en renouant avec le concept marxien, longtemps oublié, de "mode de production asiatique" on a entrepris une réinterprétation qui semble prometteuse des matériaux historiques, archéologiques et ethnologiques.

Comme il fallait s'y attendre, ce renouveau a eu des repercussions sur l'étude des sociétés précolombiennes de Mésoamérique et des Andes. Depuis longtemps en effet, on avait souligné les similitudes entre ces dernières et les anciennes civilisations

de l'Orient (Egypte, Perse, Inde, Chine). Ces comparaisons, d'abord limitées aux reconstructions hasardeuses des diffusionnistes (Perry 1923) avaient, ces dernières années, utilisé un appareil conceptuel plus rigoureux, empruntant à Wittfogel le concept de "société hydraulique" (Cf. Palerm et Wolf, 1972).

Dans cet article nous apporterons quelques éléments nouveaux à la discussion sur le "mode de production asiatique", plus spécialement, sur l'applicabilité de ce concept au cas précis de la formation sociale mésoaméricaine d'avant la Conquête. Nous nous servirons pour cela de matériaux ethnohistoriques portant sur la Sierra Norte de Puebla, alors région périphérique de l'empire aztèque. Nous tenterons de démontrer comment une interprétation en termes de *formation sociale complexe à dominante*, i.e. intégrant plusieurs modes de production dont l'un est dominant et les autres subordonnés, rend seule compte de la réalité de la société mésoaméricaine et de ses transformations ultérieures. Ceci nous obligera d'abord à rouvrir le dossier du "mode de production asiatique". Nous tenterons de dégager de l'examen critique de la littérature récente une définition de ce concept qui nous permette d'analyser la société mésoaméricaine précolombienne.

I. — LE MODE DE PRODUCTION "ASIATIQUE"

Dans un texte longtemps demeuré inédit¹ et intitulé *Formes qui précèdent la production capitaliste*, Marx définit divers types de formations sociales qui résultent de la décomposition de la communauté primitive. L'un de ceux-ci est la "commune orientale":

Les individus se comportent en propriétaires... en membres d'une entité communautaire qui, en même temps travaillent. Le but de ce travail n'est pas la *création de valeur*... mais... la conservation du propriétaire individuel et de sa famille ainsi que de la structure communautaire dans son ensemble... Cette forme (qui caractérise également la communauté primitive) peut se réaliser elle-même de manière très différente. Par exemple, rien ne s'oppose à ce que, comme dans la plupart des formes *asiatiques* fondamentales, l'*unité d'ensemble* qui est placée au-

¹ Ecrit vers 1858, il sera publié pour la première fois à Moscou en 1939 et ne sera traduit en anglais et en français qu'après 1960. Nous utiliserons l'édition de 1970 (Editions sociales).

dessus de toutes ces petites entités communautaires, apparaisse comme le propriétaire *supérieur* ou le propriétaire *unique*, les communautés réelles n'apparaissant par la suite que comme possesseurs héréditaires... Le surproduit... appartient ainsi de lui-même à cette unité suprême. Au sein du despotisme oriental, avec l'absence de propriété qui semble le caractériser du point de vue juridique, on trouve, par conséquent, existant effectivement, comme base, cette propriété de tribu ou de communauté, créée la plupart du temps par une combinaison de la manufacture et de l'agriculture à l'intérieur de la petite communauté qui devient ainsi absolument *self-sustaining* et renferme en elle-même toutes les conditions de la reproduction et de la production supplémentaire... Son surtravail... est mis en valeur tant dans le tribut, etc. que dans les travaux en commun accomplis à la gloire de l'unité pour une part du despote réel, pour une part de l'entité tribale imaginaire, le Dieu. Les conditions collectives de l'appropriation réelle par le travail, les *canaux d'irrigation*, très importants chez les peuples asiatiques, les moyens de communications, etc. apparaissent alors comme l'œuvre de l'unité supérieure — du gouvernement despotique planant au-dessus des petites communautés. Les villes proprement dites ne se forment, à côté de ces villages, que là où se trouve un point particulièrement favorable au commerce extérieur; ou bien là où le chef d'État et ses satrapes échangent leur revenu (surproduit) contre du travail et le dépensent sous forme de labour-funds. (Marx 1970:181-184)

C'est la forme asiatique qui nécessairement se maintient le plus longtemps et le plus opiniâtrement. La raison tient à son présumé, à savoir que l'individu isolé ne devient pas autonome face à la communauté: que le cycle de la production est *self-sustaining*, qu'il y a unité de l'agriculture et de la manufacture, etc... (Marx 1970:195)

Ce texte contient les éléments fondamentaux qui permettent de caractériser un mode de production: base économique (avec ses deux composantes forces productives et rapports de production), instance juridico-politique et instance idéologique (Balibar 1971, Terray 1969:97 suiv.). Au niveau de la base économique, on y voit mentionnées l'importance des travaux d'irrigation, la combinaison d'agriculture et d'artisanat (forces productives), l'absence de propriété privée du sol et d'échange marchand, et l'extorsion de surtravail par l'"unité supérieure" (rapports de production). Au niveau de l'instance juridico-politique, Marx mentionne le "despotisme" (pouvoir d'État absolu). Quant à la réalisation de grands travaux d'ordre somptuaire, outre sa dimension économique, elle renvoie à la fois à l'instance juridico-politique (le "despote réel") et idéologique (le "Dieu"). Mais un mode de production n'est pas constitué d'une *juxtaposition* de

structures: il suppose *un mode spécifique d'articulation* entre elles. Ici Marx fournit une indication précieuse: l'État y joue un rôle économique essentiel, dans la direction des grands travaux nécessaires à l'agriculture. On a donc dans ce type de société un rapport beaucoup plus étroit entre le régime des forces productives (agriculture d'irrigation) et le système politique (appareil d'État développé et "despotique") que ce que l'on retrouve généralement dans les modes de production précapitalistes. Ce trait nous amène à parler de la *dynamique* propre à ce mode de production de la nature et du développement de ses contradictions. Ici les indications de Marx sont très partielles: il se borne à mentionner la *résultante* du processus, à savoir la *stagnation relative de la société orientale*, où les petites communautés sont capables de se reproduire indéfiniment semblables à elles-mêmes, sans que leur sort soit lié à celui des empires qui se font et se défont au-dessus d'elles.

C'est surtout à partir de ce texte de Marx que s'est effectué le renouveau scientifique qui devait caractériser les années soixante. Nous n'entreprendrons pas ici d'exposer ni d'analyser dans les détails la production ethnologique et historique que l'utilisation de ce concept suscita. De façon générale, on peut dire que l'effort a porté tant sur l'approfondissement du concept même de "mode de production asiatique" que sur la vérification empirique, grâce aux matériaux immenses apportés par la recherche historique, archéologique et ethnologique depuis un siècle.

En ce qui concerne l'approfondissement du concept, les chercheurs du Centre d'Études et de Recherches Marxistes ont su identifier, sur la base de caractérisation de Marx, le rapport de production fondamental de ce mode de production, à savoir le *tribut*.

"surplus" ou "surproduit" dont le versement est dégagé par l'État et ses agents. Il est versé généralement en nature (en particulier sous la forme de céréales) mais on peut sans doute y assimiler le travail gratuit fourni par les hommes sur les chantiers publics. (Chesnaux 1969:28)

Il faut remarquer que si le rapport de production fondamental est ainsi *désigné* correctement, il n'est pas encore *défini*, au sens marxiste du terme, pas plus que le rapport de production fondamental du capitalisme (l'extorsion de la plus-value) n'était en-

core défini lorsque Marx et Engels dans le *Manifeste Communiste* désignent le salariat comme mécanisme d'exploitation des travailleurs (Marx et Engels 1966:43).

Le mode de production asiatique est donc nettement posé comme fondé sur des rapports d'exploitation; la classe exploitée est constituée par la masse des paysans groupés en communautés; la classe exploiteuse qui s'identifie à l'appareil d'État (militaires, prêtres, bureaucrates) consomme le tribut (du moins la partie qui n'est pas consacrée à la reproduction des forces productives: entretien de canaux, des routes, etc...).

La production théorique concerna également, en les liant étroitement, *l'instance politique*, d'une part, et la *dynamique* propre à ce mode de production, d'autre part. Sur le premier point, les chercheurs ont substitué à la notion imprécise de "despotisme oriental" le concept d'un *appareil d'État développé*, dont le souverain absolutiste n'est qu'une partie, et dont la fonction centrale est double: l'extorsion du surtravail et sa distribution au sein de la classe dominante, et *l'organisation des grands travaux publics* essentiels à l'agriculture comme l'irrigation. Dans cette élaboration nouvelle, le politique apparaît donc dominant d'une façon beaucoup plus nette que chez Marx. En ce qui a trait à la dynamique de ce mode de production, il en résulte un déplacement, à l'intérieur de la structure, par rapport à Marx. L'explication de la relative "stagnation" des sociétés asiatiques passe de l'instance économique (forces productives: union de l'agriculture et de l'artisanat au sein des petites communautés) vers l'instance politique *mais dans sa dimension économique*: intervention nécessaire de l'État pour la production et la reproduction du moyen de travail fondamental: les canaux d'irrigation). Ce déplacement de la région dominante se répercute sur le contenu même du concept de "mode de production asiatique". On retiendra, comme définition minimale du concept marxien la *coexistence de communautés et d'un état exploiteur*:

Le mode de production asiatique semble bien se caractériser par la combinaison de l'activité productive collective des communautés villageoises et de l'intervention économique d'une autorité étatique qui exploite ces communautés en même temps qu'elle les dirige. (Chesneaux 1969:24)

Dès ce moment, l'attention des chercheurs se détourne effectivement de l'approfondissement de l'analyse concernant le

rapport d'exploitation fondamental, le *tribut*, pour se concentrer sur *l'apparition de l'État* (puisque l'autre élément de la relation, les communautés, est commun au mode de production asiatique et aux sociétés primitives). Cette orientation particulière aura des conséquences négatives sur la valeur de l'analyse, les plus importantes étant sans doute *l'élargissement* démesuré du concept, *l'ambiguïté* de la notion même d'exploitation, et *l'indéterminisme* quant à la dynamique de ce type de formation sociale.

Le premier trait, qui fut souligné par Mandel (1972:118 suiv.) consiste à considérer comme "asiatiques" toutes les sociétés dans lesquelles on voit émerger une structure étatique politique accompagnée de prestations aux chefs politiques. Or, Engels a établi que la présence d'un appareil d'État, caractérise toutes les formations sociales où existent des rapports d'exploitation:

L'État est un produit de la société à un stade déterminé de son développement; il est l'aveu que cette société s'empêtre dans une insoluble contradiction avec elle-même, s'étant scindée en oppositions inconciliables qu'elle est impuissante à conjurer... Pour maintenir cette force publique il faut les contributions des citoyens de l'État — *les impôts*... Comme l'État est né du besoin de refréner les oppositions de classes mais comme il est né en même temps au milieu du conflit de ces classes, il est, dans la règle, l'État de la classe la plus puissante, de celle qui domine au point de vue économique, et qui, grâce à lui devient aussi classe politiquement dominante et acquiert ainsi de nouveaux moyens pour mater et exploiter la classe dominée. (Engels 1971:156-157)

On voit donc que *l'impôt*, rapport de production secondaire commun à toutes les sociétés de classes, doit être distingué du *tribut*, rapport de production spécifique du mode de production asiatique. Le tribut constitue la *totalité du surtravail* extorqué par la classe dominante dans ce mode de production, tandis que l'impôt n'est que la fraction du surtravail qui sert à la reproduction économique de l'appareil d'État.

La confusion faite par les chercheurs du C.E.R.M. entre ces deux concepts leur a permis de "retrouver" le mode de production asiatique partout où l'on voit apparaître les embryons d'un appareil d'État (v.g. Afrique tropicale) parallèlement au développement des inégalités sociales. On en arrive donc tout naturellement à considérer ce mode de production comme *antérieur* aux autres, marquant le passage aux sociétés de classes. Et ce

en dépit des protestations répétées des auteurs à l'effet qu'ils ne veulent pas proposer un nouveau "stade obligatoire d'évolution de l'humanité". (Chesneaux 1969:44) Par exemple:

(Le M.P.A.) se présente donc à la fois comme une dernière forme de société sans classes (communautés villageoises) et une première forme de société de classes (minorité exerçant un pouvoir étatique, communauté supérieure). (Godelier 1969:85)

À partir de cette définition trop large dérivant d'une absence de *définition réelle* du rapport de production fondamental, on aboutit donc à donner un caractère de *primitivisme* au M.P.A. ce qui remet en cause la notion même d'*exploitation* pourtant essentielle à la définition de Marx et à celle des chercheurs eux-mêmes.

La formation asiatique se présente donc à la fois comme très évoluée et très primitive. (Chesneaux 1969:40)

Historiquement elle se situe au moment de *l'apparition* dans la société de classes antagonistes nettement caractérisées à un niveau de développement assez bas des forces productives. (Suret-Canale 1969:128 nous soulignons)

Un élément commun apparaîtrait, une structure commune combinant rapports communautaires et *embryons de classe* et renvoyant à une situation identique de *passage* à la société de classe. (Godelier 1969:86 nous soulignons)

La troisième lacune de l'analyse découle directement des deux précédentes: puisqu'on a englobé sous le vocable de M.P.A. un grand nombre de sociétés concrètes en transition vers des formes diverses de société de classes (esclavagisme en Méditerranée protohistorique, "féodalismes" divers en Afrique...) on débouche sur un *indéterminisme* quasi total:

Une voie d'évolution mènerait au mode de production esclavagiste en passant par le mode de production antique... une autre... mènerait lentement, avec le développement de la propriété individuelle... à certaines formes de féodalité sans passer par un stade esclavagiste... (Godelier 1969:91)

Elle peut conduire à une régression vers le stade tribo-patriarcal. (Suret-Canale 1969:127)

En résumé, au terme d'un travail, par ailleurs fructueux, de remise à jour d'un concept oublié, les chercheurs du C.E.R.M., par suite de certaines lacunes de méthode, aboutissent à une im-

pas: le concept perdant toute spécificité, se dissolvant dans un vague "stade de transition" qui recouvrirait — contradictoirement — à la fois des sociétés où prédominent des rapports de classes aussi bien établis qu'en Chine ou en Inde, et des sociétés où les transferts de surtravail se présentent à un niveau embryonnaire (sociétés lignagères africaines). En ce sens la substitution du terme "tributaire" à "asiatique" qu'ils proposent (à laquelle nous nous rallions en principe, puisqu'il est peu pratique de désigner "géographiquement" un mode de production) ne sert qu'à masquer la dissolution de leur objet.

Alors que l'article de Mandel (1972) visait surtout à critiquer les recherches antérieures en montrant comment les chercheurs du C.E.R.M. avaient fait perdre au concept de mode de production asiatique la plus grande partie de la fécondité scientifique que Marx lui avait donné (notamment l'hypertrophie de l'État et la "stagnation"), Guy Dhoquois, sur la base d'une telle critique, a tenté d'aller plus loin que la caractérisation trop englobante de ses prédécesseurs pour établir des critères de distinction entre le M.P.A. "authentique" et les formes voisines.

Il fondera sa définition sur la considération du "lieu" théorique crucial, dans le M.P.A., à savoir les rapports entre l'État et les communautés paysannes. Ces rapports, dans les sociétés asiatiques peuvent être de deux types:

- (a) La classe-État n'agit directement qu'au niveau des rapports de production ou bien (b) agit aussi directement sur les forces productives. (Dhoquois 1971:69)

Pour lui, nous avons là deux *modes de production distincts*, le second seul pouvant être qualifié de M.P.A. *stricto sensu* puisqu'il implique, outre le tribut, les grands travaux réalisés sous la direction de l'État. Quant au premier, Dhoquois le qualifie de "sub-asiatique", puisqu'il ne contient qu'une des deux dimensions fondamentales, les prélèvements du tribut², Dhoquois poussera encore plus loin son analyse en distinguant deux "types" au sein du M.P.A. proprement dit:

² Nous ne traiterons pas ici de sa troisième catégorie le "para-asiatisme", concept qu'il n'arrivera pas à situer sur le même plan théorique que les deux autres.

(l'un) *mécanique*... *juxtaposerait* des communautés villageoises quasiment autarciques à l'intérieur desquelles s'effectuerait l'essentiel de la division du travail... l'autre, *organique*... connaîtrait une *division du travail*, même rudimentaire, entre les communautés villageoises entre celles-ci et les villes, *surtout*... *entre ces diverses cellules et l'État*. (Dhoquois 1971:80 nous soulignons)

On aura remarqué que cette dernière distinction rapproche l'un des "types" de M.P.A. du sub-asiatique, caractérisé lui aussi, par des "communautés d'auto-subsistance" (p. 106). L'auteur, propose également une distinction au niveau de la forme du pouvoir d'État. L'État sub-asiatique a un pouvoir *traditionnel*, c'est-à-dire:

justifié et enserré par la coutume, limité et règlementé par elle... dans une société juste issue du mode de production communautaire... (p. 93)

Les États asiatiques "mécanique" et "organique" se distingueront en ce que le premier verra prédominer le pouvoir *charismatique* "pouvoir devenu absolu (qui) se concrétise dans la personne souvent divinisée du despote" (p. 94) tandis que le second est *bureaucratique*: "le pouvoir réel prend des aspects impersonnels et abstraits, développe le formalisme" etc...

Enfin, quant à la question de la dynamique propre du M.P.A., les sub-asiatismes seront les plus sujets à des "retours en arrière", vers la société sans classes (p. 106). Le M.P.A. mécanique/charismatique, du fait de la haute personnalisation des pouvoirs, même au sein de l'appareil d'État, possédera une tendance *permanente* à la féodalisation, dans les secteurs périphériques de l'empire. Le risque de féodalisation existe également dans la société "organique-bureaucratique" (lors des invasions) mais ici, la tendance ne sera que *cyclique*, car

les nécessités techniques de l'irrigation font que le peuple lui-même souhaite le règne d'un souverain "maître des eaux", la renaissance de l'État, sans lequel les digues se rompent et les canaux s'ensavent. (Dhoquois 1971:83)

Une critique en profondeur de l'article de Dhoquois débordait largement notre propos dans ce court travail, puisqu'il faudrait discuter, au niveau épistémologique, de la légitimité de *l'annexion* au matérialisme historique de concepts appartenant à des horizons théoriques aussi différents que le structuro-fonctionnalisme de Durkheim (mécanique/organique) et l'historicisme

idéaliste de Weber (pouvoir charismatique bureaucratique)³. Du point de vue qui nous intéresse plus spécialement ici, soit la constitution d'un cadre théorique adéquat pour l'analyse de la société précolombienne, Dhoquois est l'auteur qui s'est le plus rapproché de fait d'une définition *opératoire* du mode de production asiatique, et ce, en dépit du fait qu'au niveau du discours, il soit apparemment le plus éloigné du matérialisme historique (typologisme, formalisme, éclectisme conceptuel, etc...).

En effet si nous dégageons ses catégories de leur gangue formelle il apparaît qu'elles peuvent constituer une hypothèse cohérente et surtout riche en possibilités de recherches, concernant les principaux *stades de développement* du mode de production asiatique ou tributaire, par dépassements successifs des contradictions spécifiques à chaque stade. Nous aurions là, en germe, un équivalent de la théorie marxienne du développement du féodalisme⁴.

Si nous posons en effet, que le "moteur de l'histoire" est la *lutte des classes*, c'est sur l'analyse de la nature de la *contradiction fondamentale* d'une société à une période donnée, et des autres contradictions qui en découlent *nécessairement* qu'il faut faire porter l'analyse.

Dans cette perspective, le *point de vue* privilégié par Dhoquois (rapports de l'État à la paysannerie) constitue le point de vue stratégique. Sur ce plan que nous révèlent les concepts de "sub-asiatisme", M.P.A. "mécanique" et "organique"? Que le rapport d'exploitation tributaire peut apparaître, *de façon embryonnaire*, dans une société tribale ou lignagère, lorsque par suite de la conquête, par exemple, le groupe dominant (v.g. empire soudanais) utilise une forme d'appareil pour extorquer du surtravail au groupe dominé. Dans ces *formations sociales en transition*, cette forme d'exploitation entre en conflit, non seulement avec les structures communautaires préexistantes (tendance au "retour en arrière") mais aussi avec des formes concurrentes

³ Le fait que Dhoquois ait lui-même été très *explicite* quant à cette annexion (pp. 92-93) ne saurait dispenser, selon nous, d'une *validation* épistémologique de sa démarche, qu'il ne fait pas.

⁴ Telle que présentée par Marx (avec une cohérence bien supérieure) dans le livre III du *Capital* ("Genèse de la rente foncière capitaliste", Marx, 1968-69 Vol. 2, pp. 1390-1424).

d'exploitation: féodalisme et esclavagisme, tendance de certains membres de la couche dominante à s'approprier de *façon privée* soit le surtravail des communautés, soit la personne des vaincus eux-mêmes⁵.

On a souvent fait remarquer l'instabilité de ces formations sociales en transition, dont l'histoire est marquée de fréquents "retours" à des sociétés sans classes. Ici la contradiction fondamentale — entre groupe dominant et groupe dominé — se résout par la suppression des multiples formes d'exploitation. On rencontre aussi le développement *d'un* des rapports d'exploitation (tribut, rente, esclavage) qui domine et éventuellement, élimine les autres. Dans ce cas, la contradiction principale⁶ devient celle entre les *intérêts privés* de certaines fractions du groupe dominant (tendances esclavagiste ou féodalisante) et *l'intérêt commun* du groupe dominant (tendance étatique, tributaire).

Pour nous, le concept de "mode de production sub-asiatique" devrait être remplacé par celui de *formation sociale en transition*, débouchant soit sur un retour à la société sans classes, soit sur des *formations sociales à classes pleinement constituées, à dominante tributaire, féodale ou esclavagiste*.

Le mode de production asiatique ou tributaire proprement dit, ne constitue qu'une des avenues possibles de développement pour la société en transition.

La contradiction motrice de ce développement, après que l'État est devenu l'instrument dominant d'extorsion de surtravail (i.e. que le tribut est devenu le rapport de production fondamental) peut être identifiée comme l'opposition entre l'intérêt premier de la classe-État (accroître le surtravail) et la faible productivité de l'agriculture des communautés agricoles, même si elles pratiquent une agriculture plus intensive (irrigation locale) que dans les sociétés en transition (écobuage). Au premier stade du dé-

⁵ Suret-Canale (1969) a très bien saisi selon nous cet *enchevêtrement* de rapports d'exploitations embryonnaires dans les sociétés en transition... avant de dissoudre cette diversité dans un "panasiatisme" dont les raisons nous semblent plus idéologiques que scientifiques.

⁶ Celle dont l'existence et le développement déterminent l'existence et le développement des autres contradictions ou agissent sur eux (Mao Tsé-Toung 1973, Vol. 2:32).

veloppement de cette contradiction (qui correspond au "mécanique-charismatique" de Dhoquois) on tendra à accroître le surtravail en obligeant la paysannerie à augmenter l'effort productif, tout en la contraignant à limiter sa consommation. Cette aggravation de l'exploitation (analogue au prélèvement de la plus-value absolue sous le capitalisme) doit s'accompagner d'une contrainte politico-militaire permanente.

À ce stade, la solution de la contradiction fondamentale par un "retour en arrière" n'est pas encore exclue, comme en témoigne l'exemple des Mayas de la forêt tropicale⁷.

De façon plus probable, cependant, la formation sociale déjà engagée dans ce processus historique demeurera une société de classes, soit en se *féodalissant* (la "féodalisation permanente" de Dhoquois) soit en surmontant la contradiction à l'intérieur du mode de production tributaire. Dans le premier cas, c'est le même antagonisme que nous avons souligné au sein de la classe dominante qui devient la contradiction principale: une fraction de cette classe ("seigneurs de guerre", bureaucraties régionales) réussit à faire prévaloir ses intérêts particuliers contre l'intérêt commun de la classe représenté par l'appareil d'État central. Dans le second cas, la classe dominante dans son ensemble peut obtenir un accroissement de tribut sans aggraver l'exploitation des masses en orientant une partie du surtravail paysan vers le développement des forces productives à un niveau supra-villageois comme dans des grands systèmes d'irrigation. Il semblerait que lorsque le mode de production tributaire en arrive à ce deuxième stade (qui correspond à l'"organique-bureaucratique" de Dhoquois), la formation sociale peut *surmonter presque indéfiniment* (i.e. jusqu'à la pénétration du capitalisme) ses contradictions. D'une part, les masses paysannes ne sauraient plus se passer de l'appareil d'État, qui s'identifie avec la classe dominante, parce qu'il dirige maintenant les grands travaux indispensables à la reproduction matérielle des communautés; d'autre part, dans toute la zone d'irrigation fluviale, les fractions locales de la classe dominante ne peuvent s'approprier directement le surproduit en rai-

⁷ Nous retenons ici l'hypothèse de Thompson (1958) qui demeure la plus largement admise parmi les hypothèses "sociologiques".

son de leur incapacité à reproduire efficacement la base économique de la classe exploitée. Ce type de société pourra être bien sûr affecté par des cataclysmes naturels ou des invasions et connaître des interrègnes de "féodalisme", mais tôt ou tard les forces centripètes prévalent à nouveau et l'État central exploiteur — et organisateur resurgit ("féodalisation cyclique" de Dhoquois). À ce second stade de développement du mode de production tributaire, les mécanismes mêmes de l'extorsion sont modifiés: aux prélèvements effectués par la force des armes succèdent des prestations qui appartiennent "naturellement" au souverain politique et religieux, responsable de la marche du monde⁸.

On pourrait nous opposer que notre présentation laisse de côté un point fondamental ces petites communautés, relativement autarciques, combinant l'agriculture et l'artisanat, et qui font que la propriété privée n'existe, dans ce mode de production, pas plus au niveau des moyens de production (propriété de la communauté et de l'État, à l'exclusion de l'individu) qu'au niveau du surproduit, approprié par l'État au nom de l'ensemble de la classe dominante. C'est la présence de ces communautés qui poussait Marx à traiter du M.P.A. immédiatement après la communauté primitive, avant la société germanique (Marx 1970:183).

À ceci, nous répondons que la "communauté" dont il s'agit dans le mode de production asiatique n'a plus rien à voir, sinon au plan d'une analyse formelle⁹, avec la "communauté primitive": rien moins que la révolution néolithique sépare l'une de l'autre. Suret-Canale a clairement établi que les "communautés primitives" véritables ne sauraient être que des groupes de chasseurs-cueilleurs: dès qu'il y a agriculture et/ou élevage, il y a possibilité de production régulière d'un surplus, si limité soit-il, et on a affaire à des sociétés où s'amorce la transition vers les sociétés de classes (1967: 102). Récemment plusieurs chercheurs dont Rey

⁸ Le surproduit... appartient ainsi *de lui-même* à cette unité suprême (Marx, 1970:183, nous soulignons).

⁹ Il faut se rappeler que Marx, dans le texte "Formes"..., ne se propose pas d'élaborer une théorie générale de l'histoire, mais bien de définir les *transformations formelles* nécessaires pour aboutir, à partir des modes de production précapitalistes, à la séparation totale du travailleur et de ses moyens de production qui caractérise le capitalisme.

(1971) ont réussi à éclaircir à l'aide du concept de "mode de production lignager" la nature des rapports embryonnaires d'exploitation dans ces sociétés.

Or, ce mode de production se caractérise par le fait qu'au sein de la communauté (lieu des rapports égalitaires chez les chasseurs-cueilleurs primitifs) se développent des groupes plus restreints (lignages) hiérarchisés au plan interne.

La "communauté" n'apparaît plus que comme *union* reposant sur un accord, dont les sujets autonomes sont les propriétaires ruraux, et non comme *unité*. (Marx 1970:191, nous soulignons).

On a reconnu là le "système d'oppositions" qui caractérise les sociétés lignagères et le "mode de production germanique" de Marx: car la "propriété privée" que mentionne Marx à propos des Germains constitue en fait une propriété de chefs de groupes locaux, i.e. des lignages au sens large du terme.

Si le *lignage*, et non la *communauté* caractérise les agriculteurs primitifs, ce sont les rapports de production tributaires qui feront se re-développer les *rapports communautaires intenses* qui sont aussi nécessaires aux producteurs céréaliers cultivant des terres irriguées qu'aux chasseurs-cueilleurs... mais pour des raisons tout à fait différentes: ce n'est plus la précarité de la survie qui requiert le partage quotidien des prises, mais la complexité du processus réel de production (allocation de l'eau aux différentes parcelles) qui oblige à une coopération intense au niveau villa-geois, contrainte qu'ignoraient les écobueurs.

Contrairement à ce que suggère une interprétation trop littérale du texte de Marx, mais conformément aux principes mêmes de l'analyse marxiste, le mode de production asiatique n'est donc pas une juxtaposition, sur des "communautés primitives", d'un "appareil d'État. Il implique la *double production*, déterminée par le développement des contradictions du rapport de production fondamental (le tribut), d'un *appareil d'État*, d'une part, extorquant le surtravail pour l'ensemble de la classe dominante et organisant les grands travaux, et de *communautés paysannes*, d'autre part, au sein desquelles les rapports de propriété et de coopération sont subordonnés aux contraintes imposées par la classe dominante.

2 — LE MODE DE PRODUCTION TRIBUTAIRE ET LA SOCIÉTÉ MÉSOAMÉRICAINE AU DÉBUT DU 16^e SIÈCLE

Les recherches sur le "mode de production asiatique" ont eu des conséquences intéressantes sur les études mésoaméricaines. Les travaux consacrés à l'analyse des sociétés pré-colombiennes dans cette perspective ont cependant souffert, à notre avis, des lacunes que nous avons signalées concernant l'élaboration du concept lui-même et que nous pourrions résumer comme suit: substitution d'une *analyse descriptive* à deux paliers — les communautés, d'une part, l'État central, de l'autre — à une véritable analyse marxiste, qui dans le cas des sociétés de classes doit se fonder d'abord sur l'analyse du rapport de production déterminant le rapport d'exploitation.

Ainsi S. De Santis (1965) dans ce qui voulait être une analyse comparative des communautés mésoaméricaines et andines retrouve partout des groupes dans lesquels "la propriété privée du sol est inconnue" (p. 87), dominés par:

un pouvoir despotique qui impose une sorte de servitude généralisée mais qui pourvoit en échange à une série d'initiatives publiques visant à améliorer la situation collective (fortifications, réseau routier, ouvrages d'irrigation, etc.). (De Santis: 88)

À force d'éliminer la dialectique des rapports sociaux au profit de la simple description de leurs formes — communautaires et étatiques — l'analyse marxiste en vient donc à rejoindre son opposé: le structuro-fonctionnalisme. L'article de M. Olmeda (1967) montre un progrès marqué par rapport au précédent en ce qu'il laisse les *caractérisations abstraites* pour une véritable analyse qu'il situera au niveau des rapports politiques qui, dans les sociétés tributaires, sont étroitement liées au rapport de production déterminant. Sur ce plan, il est frappé par la prédominance, dans les sociétés étudiées¹⁰, de *l'activité militaire*. Contrairement à ce qui est démontré pour les sociétés "asiatiques" véritables (Chine, Inde, Égypte ancienne) et même pour le Pérou (Métraux 1963:86) il apparaît en effet que chez les Aztèques

¹⁰ Au moins en ce qui a trait à la période protohistorique (9^e-16^e siècle). Quant à la période classique, les auteurs s'accordent à dire que l'activité militaire y semblait très limitée, voire inexistante, en contraste avec l'omniprésence de l'activité religieuse. (Armillas, 1964: Wolf 1962).

ce n'est pas en tant que propriétaire éminent du sol, mais bien en tant que représentant des vainqueurs que l'empereur (*Tlatoani*) percevait le tribut. Certes, les paysans devaient désormais allouer certaines terres à la production du tribut impérial, à l'entretien des fonctionnaires et des garnisons; certains chefs militaires ou nobles recevaient même l'usufruit d'un domaine en pays conquis: mais toutes les données démentent l'existence d'un droit éminent de propriété de l'empereur aztèque sur les terres de l'Empire (Katz, 1966:27 suiv.).

Cette dominance de l'aspect militaire au sein de l'appareil politique prend une importance particulière en fonction de notre élaboration théorique antérieure. Nous fondant sur Dhoquois, nous avons défini comme *stade premier* du développement du mode de production tributaire celui où la classe dominante ne peut accroître le surtravail qu'en aggravant l'exploitation paysanne (d'où l'emploi nécessaire de la force). Par ailleurs ce trait doit être mis en relation avec l'*instabilité* caractéristique de la société mésoaméricaine, surtout à partir du 9^e siècle (Armillas 1964: 315 suiv.) situation qui contraste avec l'"immuabilité" des sociétés asiatiques. Malheureusement, après avoir correctement identifié l'instance dominante dans la formation sociale mésoaméricaine (le politique), Olmeda se méprend sur la nature véritable des rapports entre l'État aztèque et les populations vaincues: oubliant que *c'est exclusivement sur la paysannerie* des régions conquises que retombe tout le fardeau du tribut, il en vient à nier l'existence de rapports de classes à l'intérieur de la société aztèque au profit de rapports simplement politiques:

de la même manière qu'on ne peut dire qu'il y a des rapports de classe entre une nation métropolitaine de notre époque et ses colonies respectives. (Olmeda 1967:257)

Car le tribut, pour lui, ne saurait constituer un "surplus" puisque son extorsion ne s'est pas accompagnée d'un développement des forces productives, mais d'une intensification forcée du travail des paysans!

L'échec d'Olmeda illustre bien les difficultés insurmontables auxquelles se heurte une analyse qui, bien que se réclamant du marxisme, pense de façon dogmatique, non-dialectique, des concepts comme le "politique" les "rapports de production", etc. Tentant d'appliquer au Mexique pré-colombien un "modèle" calqué

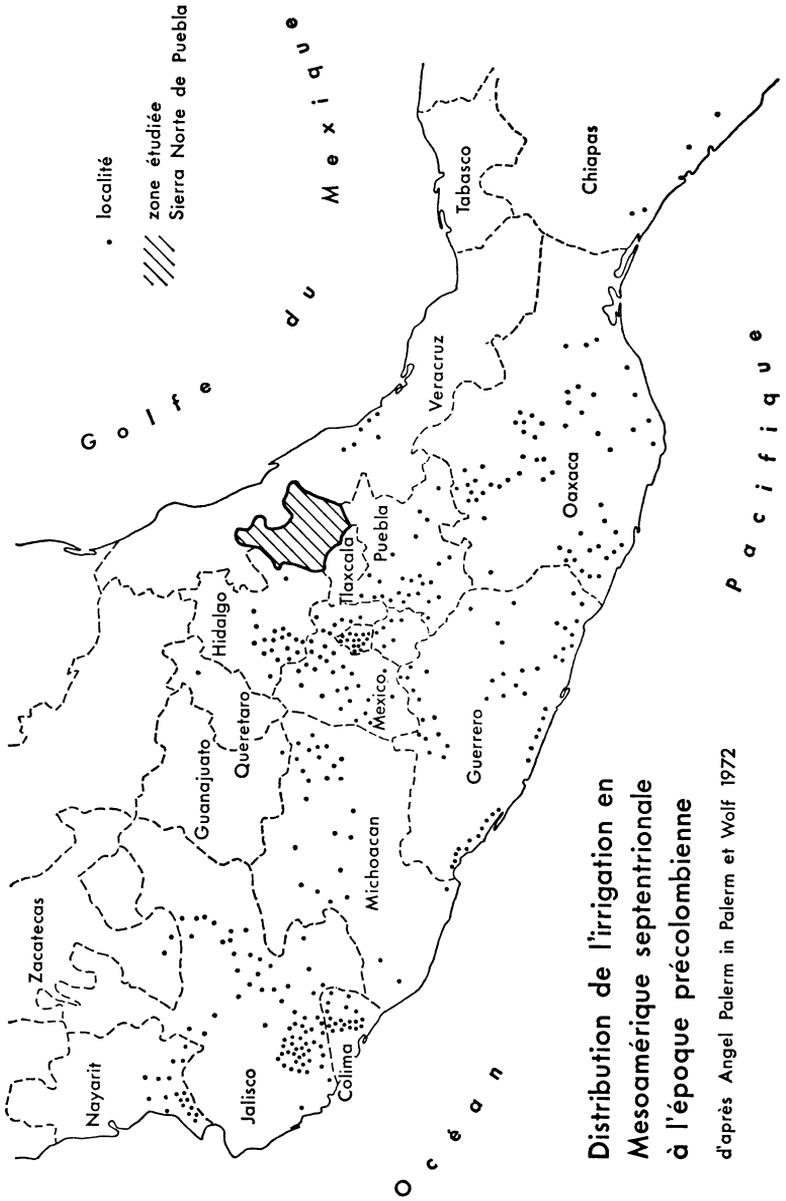
sur les sociétés d'Extrême-Orient, il décèle bien les différences (v.g. rôle du militaire) mais, devant le caractère limité des grands travaux, en conclut à l'inexistence du M.P.A.!

Le rôle de l'irrigation dans le développement de la société mésoaméricaine, et de l'Empire aztèque en particulier, vaut la peine qu'on s'y arrête. Des recherches récentes (Palerm et Wolf 1972) ont démontré que l'irrigation avait eu une importance plus grande qu'on ne le soupçonnait pour le développement de la civilisation mésoaméricaine. Cela est particulièrement vrai pour la "civilisation urbaine" des hauts plateaux du Mexique central: on a pu montrer comment des agglomérations considérables comme Teotihuacan, Tenochtitlan, Cholula auraient été impensables sans l'agriculture intensive que permettait seulement l'irrigation. En outre les systèmes les plus complexes (v.g. la vallée de Mexico) ont été édifiés assez tardivement, sous l'impulsion directe de l'autorité impériale désireuse d'accroître la production locale de nourriture (Palerm et Wolf 1972:87 suiv.).

De façon générale, cependant, la topographie ne se prêtait pas à l'établissement de vastes réseaux d'irrigation: absence de fleuves importants sur les hauts plateaux secs, où prédominent les petits cours d'eau et les lagunes, pluies torrentielles sur les côtes, etc... On verra donc se développer une multitude de petites installations autonomes, tant dans la région centrale que sur la côte pacifique (Palerm et Wolf 1972:40-41). Dans ces conditions, l'intervention de l'État au niveau des forces productives demeure limitée à la zone métropolitaine, tandis que, sur le reste du territoire, la coopération au niveau du village ou de quelques agglomérations suffit. Si l'irrigation est répandue — avec une intensité très variable — tout au long de la Mésoamérique septentrionale, elle ne coïncide en aucune façon avec les "grands empires" (tolteque et aztèque): le Mexique occidental qui demeura à l'écart de ces formations politiques est une des zones où l'irrigation avait le plus d'importance, à l'époque pré-colombienne. (Cf. Cartes 1-2)

La discussion du texte d'Olmeda nous a permis de formuler une hypothèse précise quant à la fonction de l'activité militaire dans la reproduction du rapport d'exploitation au sein de la société aztèque. Cela nous amènerait à la considérer comme une

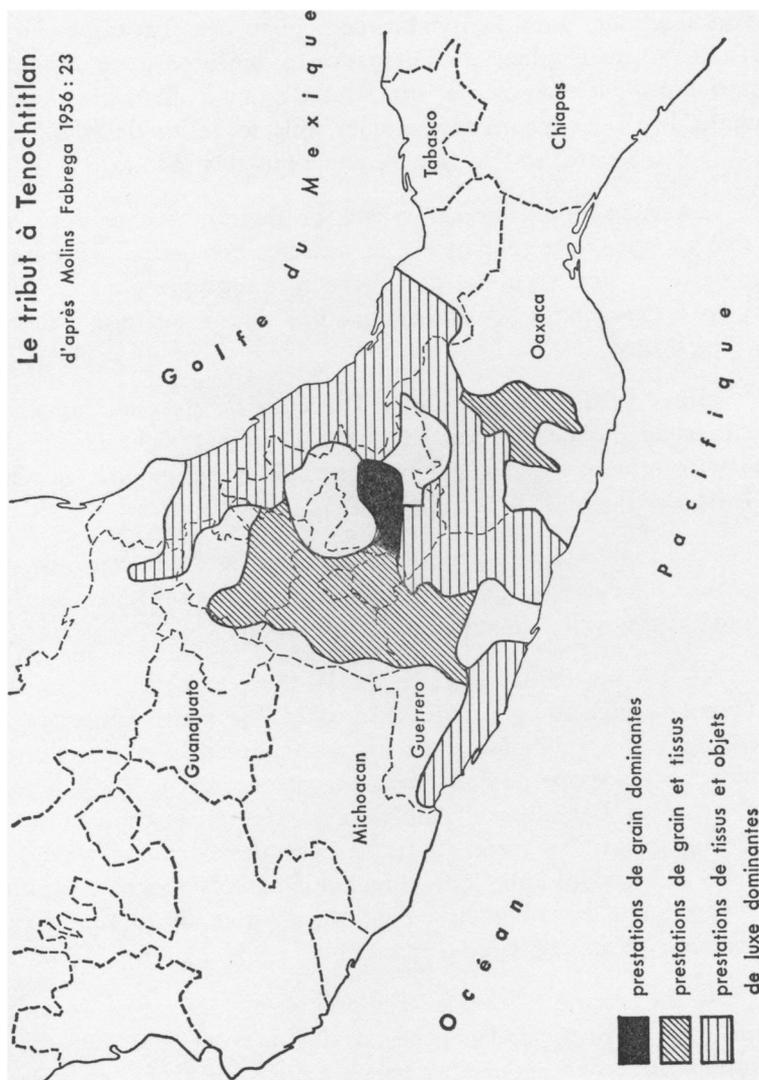
carte 1.



**Distribution de l'irrigation en
Mesoamérique septentrionale
à l'époque précolombienne**

d'après Angel Palerm in Palerm et Wolf 1972

carte 2.



formation sociale tributaire au premier stade de développement de ses contradictions, i.e. où l'État se borne à prélever le tribut sans modifier, dans l'ensemble, le régime des forces productives. L'analyse de la place de l'irrigation a renforcé cette hypothèse: sauf dans quelques zones, qui sont d'ailleurs des centres permanents de développements étatiques, tels la vallée de Mexico, elle est, soit absente, soit le fait de communautés locales.

Si notre hypothèse est exacte, on devrait trouver dans la société aztèque cette tendance à la *féodalisation permanente* qui découle de la *non-nécessité* de la structure étatique pour reproduire la base économique des communautés paysannes sur l'ensemble du territoire.

Pour vérifier l'existence ou l'absence de cette tendance, nous utiliserons d'abord le travail particulièrement riche de F. Katz (1966) et surtout, des données ethnohistoriques sur la Sierra Norte de Puebla.

Les matériaux analysés par Katz concordent avec notre hypothèse. Au moment de la Conquête, on trouvait chez les Aztèques divers types de rapports fonciers:

— la propriété collective de la terre caractérisait les communautés paysannes (*calpulli*). Inaliénable, cette propriété était répartie par le *calpullec* entre les membres de la communauté locale: tout paysan pouvait solliciter et obtenir un lopin pour sa subsistance. Par ailleurs, l'individu qui quittait la communauté locale ou laissait sa terre en friche plus de deux ans perdait ses droits. Le travail était individuel, sauf sur les parcelles destinées au versement du tribut ou à l'entretien des chefs locaux, du temple, etc... (Katz, 1966:27-29).

— la propriété "privée" comprenait a) des terres dont l'*usufruit* était octroyé par l'empereur à des guerriers qui s'étaient distingués (*tectecuhtzin*). Ces terres étaient cultivées, en guise de corvée tributaire, semble-t-il, par des paysans libres (*teccallec*). Ces sortes de "faux-fiefs" n'étaient pas héréditaires. b) des terres *appartenant en propre* à des nobles, (*pipiltin*) qui se les transmettaient de père en fils. Ces terres étaient cultivées par

des serfs attachés à la terre, les *mayectin* ou *tlalmaictin*¹¹. Ces paysans n'avaient pas de terre propre, contrairement aux *teccaltec*, et n'étaient pas astreints à l'impôt.

Cette dernière forme de rapports fonciers retiendra plus particulièrement notre attention puisque, à l'opposé de la propriété communautaire et des faux-fiefs octroyés par le souverain (qui s'intègrent parfaitement dans le fonctionnement du mode de production tributaire), les terres propres des *pipiltin* en représentent la *contradiction*: les paysans sont désormais séparés de leur moyen de production principal, la terre, et attachés par des liens de dépendance personnelle à un seigneur qui s'approprie privé-ment et directement (i.e. sans passer par l'État) leur surtravail. Autre trait important: ces rapports féodaux étaient déjà *séculaires* lors de la Conquête; en effet les traditions ethnohistoriques aztèques en faisaient remonter l'origine à la guerre contre Azcapotzalco, en 1419 (Duran cité par Katz 1966:33) tandis que d'autres sources (Zurita) indiquent une origine encore plus ancienne (ibid).

Nous voyons donc surgir au cœur même de la vieille zone d'irrigation et à la veille de l'expansion de l'Empire aztèque, la forme d'organisation sociale qui représentait la *négation* directe des rapports tributaires. En outre, l'apparition de ce type de servage est associée par la tradition historique, à l'activité militaire, région dominante de l'instance politique au premier stade de développement de ce mode de production.

Pour la plupart des auteurs, la féodalisation en Mésoamérique est demeurée un phénomène limité à cette "exception" de la vallée de Mexico, explicable en raison des déplacements nombreux de populations consécutives aux invasions (Soustelle 1955:99; Katz 1966:36). S'il en était ainsi, cela affaiblirait considérablement notre hypothèse. C'est pourquoi, dans les pages qui suivent nous nous attacherons à élucider la nature des rapports de production dans une région périphérique de l'Empire aztèque, à la veille de la Conquête.

¹¹ noms très significatifs: *mayectli* veut dire "main droite" et *tlalmaictin*, "les mains de la terre".

3 — LA SIERRA NORTE DE PUEBLA SOUS L'EMPIRE AZTÈQUE: DES COMMUNAUTÉS DOMINÉES

La Sierra Norte de Puebla est située au nord-est de Mexico, à l'extrémité du plateau central mexicain. Écologiquement, elle se présente comme une zone de transition entre les hautes terres, sèches et froides, de la *Meseta central*, et la plaine côtière. Dans ses frontières administratives actuelles (voir carte 3) elle comprend trois milieux extrêmement différents qui prennent la forme de croissants irréguliers s'étendant du N.O. au S.E. La bande occidentale correspond au plateau semi désertique de la *Meseta*. Au centre se trouve la *Sierra Madre Oriental*, zone de pluies abondantes, dans laquelle on distingue la haute montagne (*tierra fria*, au-delà de 1500 mètres) et la basse-montagne (*tierra templada* ou *calida*), entre 200 et 1500 mètres. Enfin, à l'est et au nord, s'étendent les savanes de la côte (*tierra caliente*) au climat tropical, mais où la pluviosité est beaucoup moindre que dans la région montagneuse (1 m 20 de précipitation par an, contre plus de 2 m. pour la Sierra).

À l'époque de la Conquête, comme aujourd'hui encore, la région était habitée par deux groupes ethniques: les Totonagues, qui habitaient surtout la basse montagne et la côte adjacente, (*Totonacapan*) et les Nahuatl occupant les "terres froides" à l'ouest et au sud, et une partie des "terres tempérées" au sud-est. Ces populations nahua appartiennent à deux groupes dialectaux: les Nahuatl, au nord-ouest, parlant la même langue que les habitants de la Vallée de Mexico, et les Nahuatl, au sud et à l'est, qui parlent un dialecte distinct. (Lombardo Toledano 1931).

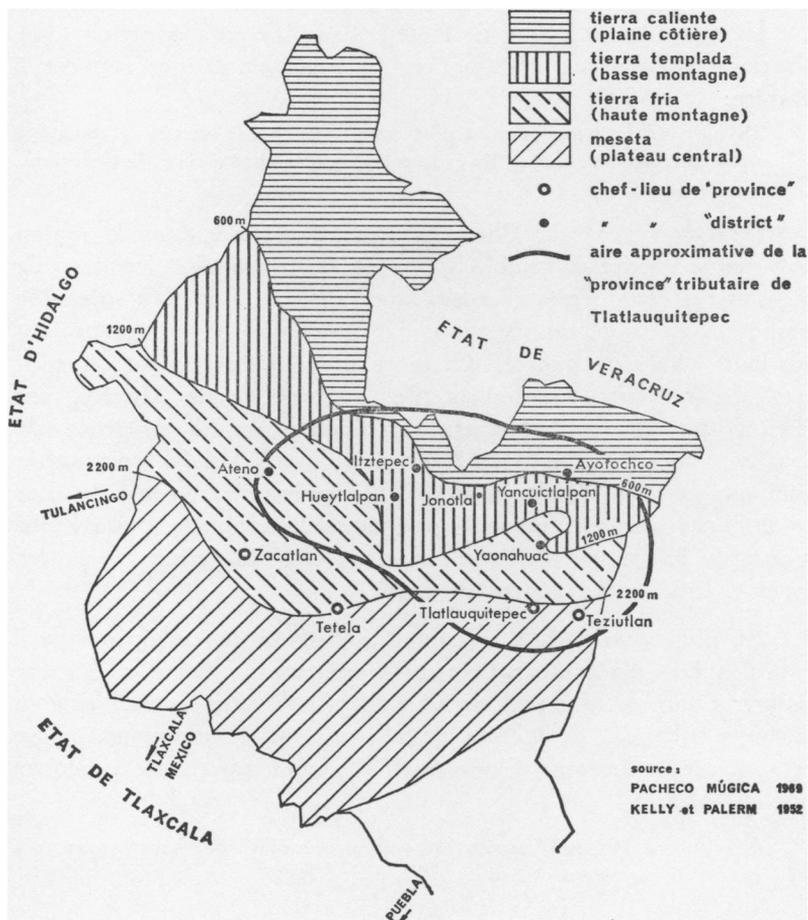
La superstructure politique

L'annexion de la région à l'empire aztèque était encore récente, au moment de la Conquête, comme d'ailleurs celle de tout le Totonacapan (Kelly et Palerm 1952:264-317). Les témoignages des *Relaciones geograficas* confirment ce fait:

Vingt ans, avant la venue du Marquis (Herman Cortès) vinrent des Indiens de la ville de Mexico envoyés par le roi, pour avoir et conquérir ces terres. (Gonzalez: 140)

carte 3

LA SIERRA NORTE DE PUEBLA ET LA "PROVINCE" DE TLATLAUQUITEPEC À L'ÉPOQUE PRÉCOLOMBIENNE



C'est donc sous le règne de Moctezuma, le dernier empereur aztèque, que la région fut soumise. La domination effective ne s'étendait d'ailleurs pas à toute la région puisque les gens de Zacatlan affirmèrent:

qu'ils étaient libres et ne versaient pas le tribut comme les autres villages, mais que lorsqu'ils voulaient faire un présent à Monteçuma, ils le lui faisaient et rien d'autre... Ils faisaient la guerre à Tlaxcala et pour leur défense Monteçuma les aidait et favorisait..

La structure politique de la région de Tetela, (Carrion: 38) adjacente à Zacatlan, était encore plus marginale par rapport à l'empire:

Ils n'avaient aucun gouvernement sinon que chacun venait se soumettre volontairement au chef... Ils faisaient la guerre contre ceux de Çacatlan... (Gonzalez: 166)

De façon générale, donc, l'autorité impériale dans la région était neuve encore et semble avoir été assez fragile: les gens de Zacatlan se considéraient comme des *alliés* et non des *sujets* de l'empereur aztèque, tandis que ceux de Tétéla ne reconnaissaient que leurs chefs de guerre. Cette relative indépendance du sud-ouest de la Sierra (région la plus rapprochée de Mexico, par ailleurs) pourrait probablement s'expliquer par la présence de l'enclave indépendante de Tlaxcala, qu'il avait fallu contourner pour conquérir la Huasteca et le Totonacapan (cf. carte 2). Les conquérants auraient ménagé une zone tampon de populations guerrières (Zacatlan et Tétéla) entre les Tlaxcaltèques et les terres chaudes productrices de coton.

Au plan interne, la zone soumise était divisée en "provinces" pour des fins d'administration et de collecte du tribut. Chacune comprenait un certain nombre de "districts"¹² comprenant chacun plusieurs villages. À la tête de chaque entité administrative se trouvait un "gouverneur" vraisemblablement assisté de quelques fonctionnaires.

Ces Indiens (Jonotla) avaient un gouverneur placé par Monteçuma pour percevoir ses rentes et tributs. (Carrion: 32)

¹² Ainsi, le *Codex de Mendoza* donne Tlatlauquitepec comme chef-lieu de "province" avec comme "districts" Ateno, Téziutlan, Ayotocheco, Yancuictlalpan, Hueytlalpan, Itztepec, Ixcoyamec, Yaonahuac et Caltepec (cité par Garcia Payon 1965:32 note 13).

Outre l'administration impériale, chaque village possédait ses "chefs et notables" (*señores y principales*) eux-mêmes subordonnés à ceux du chef-lieu de district. Cette coïncidence des structures politiques locales et impériales suggère que les conquérants aztèques aient conservé en se la subordonnant, l'ancienne organisation du pouvoir des communautés, puisque le chef:

avait trois ou quatre lieutenants avec lui, comme des juges, qui châtaient ceux qui commettaient des crimes comme le vol, l'adultère ou d'autres délits, et ceux qui commettaient une faute mouraient brûlés vifs et on leur brûlait leurs maisons et on exilait leurs descendants. Et si un jeune homme s'enivrait, on le vendait comme esclave. (Gonzalez: 128-129)

L'examen de la superstructure politique des communautés révèle donc, outre le pouvoir impérial centré sur la collecte du tribut, une hiérarchie locale plus ancienne mais qui se limite, depuis l'arrivée des Aztèques, au domaine judiciaire. En effet, contrairement aux populations indépendantes de Zacatlan et Tétéla, les Indiens de la région soumise "ne faisaient la guerre à personne" (Gonzalez: 133), les Aztèques ayant monopolisé la fonction militaire.

En ce qui a trait à l'origine du pouvoir politique des "chefs et notables", ils étaient les descendants d'envahisseurs chichimèques venus du nord-ouest (Gonzalez: 124-5, 131, 140):

Le découvreur et conquérant de ce village était un Indien appelé Ysotzelotl, qui amenait avec lui quatre compagnons... C'était il y a quatre cents ans. (Gonzalez 124-5) Ysotzelotl les gouverna, et ensuite ses descendants... (idem: 128)

La hiérarchie prend donc sa source non dans une *différenciation interne* des communautés villageoises, mais dans un processus de conquête ancien. Certaines des bandes chichimèques s'établirent dans les montagnes du sud-ouest pour y perpétuer les structures sociopolitiques caractéristiques du nord-ouest mexicain: chefferies articulées principalement autour de la guerre et du pillage. D'autres s'établirent en *seigneurs* sur des populations d'agriculteurs (surtout totonaques, semble-t-il, d'après nos sources)¹³ dont ils adoptèrent le mode de vie et même la langue,

¹³ C'est qu'on a ainsi expliqué l'universalité des toponymes nahuas (les chichimèques parlaient des dialectes nahua) dans le Totonacapan (cf. Garcia Payon 1958:451).

tout en conservant le nahuat, entre autres pour les contacts avec l'extérieur:

Ils sont de langue totonaque, qui est différente du nahuat (*mexicano*) bien que les autorités locales et les notables (*mayorales y Prenzipales*) savent tous la langue nahuat. (Carrion: 22)

La base économique: la subsistance

Nos sources contiennent sur ce point une information variée bien que très inégale sur une vingtaine de villages de la Sierra¹⁴.

Comme on peut s'y attendre, l'agriculture et l'artisanat, accompagnées d'un peu d'élevage, de pêche et de collecte, constituaient les principales activités économiques.

Leurs inclinations et manière de vivre, c'est d'être cultivateurs de maïs, piments et autres légumes dont ils se servent entre eux, et de coton. (Gonzalez: 126)

Les arbres fruitiers du pays sont des sapotiers de beaucoup de sortes, blancs et noirs, et il y a beaucoup de bananiers et tout cela on ne le cultive pas, mais chaque année ils donnent leur fruit et on recueille du miel blanc bien que pas beaucoup, et ils font leurs ruches comme en Castille. (Carrion: 47)

Ils ont des poules du pays apprivoisées en grandes quantités. (Gonzalez: 130)

La terre est fertile et le maïs donne bien... Il y a beaucoup de poules du pays. Dans les environs, on pêche de la carpe, mais il y en a peu. (De la Mota y Escobar: 196-197)

Ils ont deux rivières, où ils pêchent beaucoup de poissons. (Gonzalez: 129)

L'artisanat est attesté indirectement, lorsqu'on mentionne les vêtements et les demeures des Indiens; de même que l'utilisation de la flore.

¹⁴ Il s'agit de six *cabeceras* ou chefs-lieux (Huclytlalpan, Jonotla, Tétéla, Tlatlauquitepec, Tezuitlan et Naunzontla) et de leurs dépendances. L'information la plus détaillée concerne les trois premiers et les douze villages qui y étaient rattachés administrativement. Elle provient des *Relaciones Geográficas*, réponses à une vaste enquête ordonnée par Philippe II dans les colonies espagnoles et rédigées par les *corregidores* Juan de Carrion et Juan Gonzalez en 1581. Concernant les trois derniers chefs-lieux nous ne disposons que de la liste des tributs du *Codex de Mendoza* ("province" de Tlatlauquitepec) et du *Libro de la tasaciones* (16^e siècle) de même que des mentions contenues dans les *Memoriales* de l'évêque De la Mota y Escobar (début du 17^e siècle).

Leur vêtement était un pagne dont ils couvraient leurs parties et une grande couverture, portée comme aujourd'hui, qui leur cache tout le corps, attachée aux épaules par un cordon. (Carrion: 32)

Les maisons des Indiens de ce village sont faites de pierre et de mortier, car la chaux abonde, et il y en a des petites et des grandes, selon les possibilités de chacun. Il y en a aussi en torchis et elles sont toutes couvertes de chaume. (Carrion: 34)

Les maisons sont faites d'une enceinte de perches, et couvertes de paille, comme des abris champêtres, sauf celles du gouverneur et de certains notables qui ont des murs de pierre et de boue et sont passées à la chaux. (Gonzalez: 130)

Il y a dans les montagnes... quantités d'arbres utiles, dont on coupe le bois... on en fait des planches grossières... Et il y a un autre arbre... dont on utilise la sève qui est une huile épaisse, pour encenser et pour les blessures à la tête... (Carrion: 33)

Les variations écologiques au sein de la région avaient bien sûr des conséquences sur le mode de vie des habitants, mais celles-ci semblent avoir été moindres à l'époque précolombienne que par la suite, du moins à l'intérieur de la région soumise. Elles concernent surtout le cycle de croissance de la principale denrée de subsistance, le maïs, de même que la possibilité de faire pousser le cotonnier, base de l'importante activité textile. En terre froide, il n'y a pas de coton et une seule récolte de grain par an, tandis qu'en terre tempérée, on récolte deux fois et parfois trois (Carrion: 47) (De la Mota y Escobar: *passim*). Cela se traduit en haute montagne par une densité démographique beaucoup plus faible. Par ailleurs les Indiens de cette dernière région, du moins les gens du commun, se vêtaient de fibres d'agave, vu l'absence de coton et la difficulté de se procurer celui de la région voisine, réservé au tribut (Gonzalez: 128-129).

Les plus grandes variations dans l'organisation économique concernent les habitants du sud-ouest (Zacatlan et Tétéla). Venant des frontières de la civilisation mésoaméricaine¹⁵ et s'établissant dans l'isolement relatif des montagnes, ils avaient pu maintenir un genre de vie fondé sur la chasse et la collecte, et où l'agriculture était, soit secondaire, soit même absente, selon les bandes:

¹⁵ Les Chichimèques... se répandirent sur toute cette terre et ils venaient du Culiacan, province qui se trouve à trois cents lieues de ce village. (Gonzalez: 163).

Ils mangeaient des poules et du gibier, des chevreuils et des lièvres et des oiseaux sauvages. (Carrion: 39)

À leur chef, ils lui donnaient pour sa subsistance des chevreuils, des lièvres et d'autres gibiers et rien d'autre, car alors dans ce village, ils n'avaient pas coutume de semer du maïs, ni d'autres plantes. (Gonzalez: 161)

Les différences que nous avons observées au plan de la structure politique correspondent donc à des systèmes économiques radicalement différents: la zone conquise par les Aztèques possédait une agriculture de type intensif, favorisée par le climat chaud et combinée à diverses activités secondaires, parmi lesquelles le tissage semble avoir été particulièrement important. Les montagnes abruptes du sud-ouest abritaient une économie beaucoup plus primitive assez semblable à celle des semi-nomades du nord-ouest mexicain.

La base économique: le surtravail

La plus grande partie du produit était vraisemblablement destiné à l'entretien des producteurs eux-mêmes. Cependant, outre l'auto-subsistance, on trouve qu'une partie du travail paysan s'orientait vers un début *d'échange marchand* et surtout, des *prestations diverses*.

L'échange marchand

Il existait en Méséoamérique deux types d'échange marchand, à la période précolombienne. L'un d'eux concernait des produits de première nécessité, comme le sel (Mendizabal 1946) et l'obsidienne, pierre volcanique dont on faisait les flèches et quelques autres outils courants. L'obsidienne, moyen de production indispensable au paysan, est assez répandue dans la Sierra: il se peut donc qu'elle n'ait jamais fait partie des circuits d'échange (où alors comme article d'exportation, vers la côte ou l'intérieur). Le sel par contre, est inexistant. D'où la nécessité d'aller le chercher dans la Sierra del Sur.

Ils s'approvisionnent en sel à Téquacan, qui est à plus de quarante lieues. (Gonzalez: 130)

Nous ignorons tout des modalités de cet échange du "produit nécessaire" dans la Sierra, sauf sa nécessité elle-même...

Le deuxième type d'échange, concerne le *surproduit* dont une partie circulait sous une forme marché. Son analyse présuppose donc celle des prestations qui étaient de deux ordres: le *tribut* et les *services aux notables*.

Le tribut

Le *Codex* n'étant qu'une liste partielle, on peut avoir une idée plus précise du tribut versé par les habitants de la Sierra, en complétant avec des *Relaciones* et *Libro de Tasaciones*.

Ils lui donnaient comme tribut (à Moctezuma) des tissus, du maïs, des piments et d'autres choses, dans la quantité que le dit Monteçuma leur ordonnait de livrer, et ils n'avaient pas de jour fixe, sinon quand on leur demandait. (Gonzalez: 128)

Vingt ans avant l'arrivée du Marquis (Hernan Cortès) vinrent des Indiens de la ville de Mexico, envoyés par le roi, pour avoir et conquérir ces terres, et ils ne voulurent pas guerroyer mais se sont soumis au roi de Mexico, à qui ils donnaient comme tribut des tissus et du maïs et d'autres légumes et ce, dans la quantité qu'on leur ordonnait... (Gonzalez: 140)

À Monteçuma, on lui donnait des tissus de coton. (Carrion: 32)

Donc d'après les *Relaciones*, le tribut que déclarent les villages coïncide avec le *Codex de Mendoza* en ce qui a trait aux prestations de tissus, mais comporte aussi du maïs et des produits agricoles. Il n'est pas exclu que ces dernières denrées aient servi à l'entretien du "gouverneur" (fonctionnaire aztèque chargé de l'administration civile et de la collecte du tribut) et de sa suite.

Dans le *Libro de las tasaciones* on trouve que Tonicico, fournit également:

Quatre charges de poisson, quatre marmites de poisson en saumure, douze jarres de miel, deux charges de coton, une de piment... (Libro...: 528)

Quant au chef-lieu de Tlatlauquitepec, toujours d'après la même source, il doit fournir, entre autres:

quarante charges de résine aromatique (*Liquidambar styriflua*) de cinq pains par charge, et quatre jarres de miel. (Libro...: 520)

L'information contenue dans le *Libro de las tasaciones* ne nous permet pas de déterminer *quantitativement* le tribut versé. En effet, on sait que la population indigène subit, dans le siècle qui

suivit la Conquête, des fluctuations considérables qui obligèrent à des réajustements continuels du tribut. Pour fixer un ordre de grandeur, mentionnons seulement que les habitants de Jonotla (chef-lieu et dépendances) qui totalisaient, vers le milieu du 16^e siècle 263 maisonnées¹⁶ devaient alors payer, à tous les quatre-vingts jours

cinq charges de tissus (*toldillos*) de ceux qu'ils ont coutume de donner et quinze couvertures fines et six jarres de miel et à manger au *Corregidor* quand il viendra. (*Libro...*: 217)

Si on s'en tient à la prestation principale, les tissus, on obtient environ 2 pièces par an par maisonnée. Les données précises manquant quant aux techniques de culture et de tissage du coton, il nous est impossible de déterminer la quantité de travail que cela représentait (il faut compter aussi le transport à Mexico). Il semble toutefois que, d'une part, le taux d'exploitation était malgré tout assez faible (en comparaison avec ceux que permettra plus tard l'économie marchande) et que, d'autre part, le fardeau reposait surtout sur la femme, chargée de filer et tisser en plus des tâches domestiques¹⁷.

Il convient enfin de noter que chaque zone écologique a son tribut caractéristique: le tissu pour la basse montagne, et la résine aromatique pour la zone froide. (Cette dernière activité extractive devait normalement incomber aux hommes.)

Le service aux notables

Nos sources sont beaucoup plus laconiques sur ce point que sur les tributs, et pour cause: ces transferts de surtravail n'intéressaient pas les Aztèques, qui ajoutaient simplement le tribut aux formes antérieures d'exploitation. Quant aux Espagnols, lorsqu'ils en vinrent à des tributs fixes, après les prestations discrétionnaires de *l'encomienda*, ils prirent pour base les tributs aztèques, ne s'intéressant aux autres services que dans les régions non soumises à l'empire. (Cf. Gonzalez: 143 suiv.)

¹⁶ *Suma de Visitas*, cité par Garcia Payon, 1965:23-24, note 9.

¹⁷ Pour une description des techniques de tissage chez les Totonagues, voir Kelly et Palerm 1952: 227-231. Le travail considérable impliqué par le tissage pourrait expliquer l'exclusion relative de la femme indienne de la plupart des tâches agricoles.

On trouve cependant de nombreuses remarques qui suggèrent l'importance de ces types de prestations. Chez les agriculteurs, d'abord:

Les chefs et notables allaient bien vêtus de beaucoup de manteaux et de plumes. (Gonzalez: 128)

À leur chef, ils ne donnaient pas des choses déterminées mais ce qu'ils voulaient et ce dont il avait besoin pour sa subsistance et ses vêtements. (Gonzalez: 133)

Ils lui faisaient des champs de maïs et d'autres légumes pour son soutien. (Gonzalez: 137)

La description des offrandes rituelles nous permettra de cerner davantage la nature du surproduit dont disposait la classe dominante régionale:

Ce qu'ils donnaient en sacrifice à cette idole, c'était de tuer de jeunes Indiens et leur arracher le cœur... et ils lui donnaient aussi des plumes vertes et des pierres précieuses, émeraudes et turquoises. (Gonzalez: 128)

Si les "jeunes Indiens" constituaient vraisemblablement une autre contribution de la classe laborieuse (puisque les seigneurs, ne faisant pas la guerre, ne disposaient pas de captifs) il est clair que d'autres produits de luxe, tels les pierres précieuses n'étaient pas le produit direct du travail local: on n'en trouve pas dans la région. Par contre, nous savons que le cacao, les tissus, les plumes, les pierres précieuses, l'or et les esclaves, formaient la base du *commerce de luxe* précolombien, institution plus ancienne que l'empire aztèque lui-même, qu'elle débordait d'ailleurs largement au plan spatial (Chapman 1957). Ce commerce n'était pas le fait des populations locales, mais était contrôlé par les *pochtecatl*, classe sociale localisée dans la zone métropolitaine de Mexico, ou elle occupait une position à la fois importante et relativement marginale (Katz 1966:57-85). On peut donc affirmer que la classe dominante régionale, indépendamment de ces liens politiques avec l'empire, participait à ce vaste réseau d'échange de produits de luxe qui couvrait l'ensemble de la Mésoamérique. Le surtravail fourni par les communautés devait donc inclure non seulement de quoi permettre un niveau de *consommation* élevé à la classe dirigeante locale, mais encore des *moyens d'échange* avec lesquels cette dernière se procurait à l'extérieur les biens de luxe requis par ses fonctions civiles et religieuses.

On est en droit de supposer que parmi ces moyens d'échange, les *tissus* de coton (spécialité locale fort en demande sur les hauts plateaux, occupaient une place privilégiée. Nos sources mentionnent également la vente comme esclaves des délinquants (Gonzalez: 128).

Soulignons enfin que les habitants des communautés dépendantes peuvent avoir été plus lourdement imposées que ceux du chef-lieu lui-même: ainsi les habitants de Jonotla, (chef-lieu du "district" du même nom) ne payaient que le tribut à Moctezuma, tandis que ceux de Tuzamapan, Ecatlan et Ayotochco mentionnent *en outre* les prestations qu'ils devaient faire au "seigneur" de Jonotla.

Faisant contraste avec les communautés de basse montagne, les Indiens de Tétéla et Zacatlan donnaient à leur chef une part du produit de la chasse et de l'agriculture, mais surtout, du *butin*:

Ils donnaient... des tissus de deux ou trois sortes, fins et communs, du cacao... du gibier à plume, des chevreuils, des lièvres, des perdrix, du coton, du maïs, des haricots et des esclaves *qu'ils gagnaient à la guerre...* (Gonzalez: 147 nous soulignons)

L'examen de ces prestations internes confirme donc notre analyse du système politique et du tribut impérial. La zone agricole de basse montagne était déjà, avant la conquête aztèque, une société à classes pleinement constituées. La forte productivité de l'agriculture y permettait le dégagement d'un surplus important, surplus qui était accaparé par une classe dominante issue d'une conquête antérieure. En ce qui a trait aux mécanismes de l'extorsion, le rôle de l'instance politique apparaît dominant: les "chefs et notables" disposaient d'un pouvoir de contrainte physique allant jusqu'à la mise à mort et la réduction à l'esclavage des délinquants. Par ailleurs, ce contrôle politique n'était pas le fait d'un appareil d'État développé, comme ce sera le cas plus tard pour les Aztèques, mais était exercé d'une façon directe, par la classe dominante dans le cadre restreint de quelques communautés.

Dans les villages de haute montagne du sud-ouest, tels Zacatlan et Tétéla, le dégagement d'un surproduit ne dépendait pas de la productivité agricole, mais bien des activités de pillage réalisées au dépens des agriculteurs voisins. La *Pax Hispanica*, rendant

impossible ces activités, supprima du même coup l'élite locale, tandis que les guerriers se faisaient artisans, commerçants ambulants, et même travailleurs salariés itinérants (Carrion: 41) (Gonzalez: 150, 162, 172). Par contre, la classe dominante de basse montagne se maintint pendant la période coloniale (De la Mota y Escobar: 225-226).

CONCLUSION

Dans la première partie de ce travail, nous avons esquissé, sur la base des travaux de nos prédécesseurs, une définition du mode de production asiatique ou tributaire, définition que nous avons voulue conforme aux principes du matérialisme historique: c'est-à-dire fondée sur *l'identification du rapport de production dominant*, (le tribut) sur la *détermination des contradictions spécifiques*, principale et secondaires, et sur une série d'hypothèses concernant la dynamique propre à ce mode de production. Nous avons entre autres distingué un *stade premier de développement* du mode de production tributaire, où un appareil d'État, dans lequel domine l'aspect proprement *politique*, (i.e. contrainte) exploite les communautés au profit de la classe dominante, et un *stade second* où l'appareil d'État (dans lequel dominant les aspects juridiques et idéologiques), outre cette fonction d'extorsion et de distribution du surtravail, organise la production et la reproduction du principal moyen de production, la terre irriguée.

Appliquant ces instruments d'analyse du cas de la société mésoaméricaine précolombienne, nous avons soutenu que l'empire aztèque constituait une formation sociale renfermant plusieurs modes de production articulés, la forme de cette articulation variant du centre à la périphérie. Dans la vallée de Mexico existaient des conditions écologiques permettant le développement complet du mode de production tributaire: depuis la première apparition des hiérarchies villageoises (période dite "formative" v.g. Tlatilco) jusqu'à la réalisation des grands travaux (digues et canaux) par les empereurs aztèques du 15^e siècle (mode de production tributaire, stade 2).

Sur le reste du territoire mésoaméricain, cependant, ces conditions étaient absentes, de sorte que les formes sociales spon-

tanées comprenaient divers types de structures villageoises, plus ou moins hiérarchisées, selon les milieux et l'histoire particulière de chaque région: comme cas extrêmes, on a les cités "théocratiques" zapotèques (tributaire, stade 1) et les enclaves d'horticulteurs primitifs de certaines régions montagneuses (modes de production communautaire et lignager). Dans ce contexte les empires toltèque et aztèque furent des formations sociales aussi vastes qu'instables. Cette "instabilité" qu'on peut opposer à la continuité remarquable des sociétés proprement "asiatiques" s'est manifestée, d'une part, par la dislocation de l'empire toltèque (fin du douzième siècle) et les deux siècles d'interrègne qui suivirent. D'autre part, même en période d'expansion (comme celle de l'empire aztèque au début du seizième siècle) la même tendance se manifeste, cette fois par la persistance d'enclaves indépendantes: Tlaxcala, Meztitlan, Téotitlan...

Notre analyse régionale met en lumière certaines contradictions profondes de l'expansionisme aztèque. La classe dominante du centre (vallée de Mexico) utilise une partie de la paysannerie pour la conquête des populations voisines. Les conditions écologiques ne permettant pas un développement des forces productives (irrigation, etc.) comme au centre, il y a simplement *aggravation de l'exploitation* dans les régions conquises. Du point de vue des "chefs et notables", la nouvelle forme d'extorsion (tribut) entre en conflit avec les formes antérieures, dont elles sont les bénéficiaires. D'où la tendance à la *sécession*: la contradiction fondamentale (classe-État/paysannerie) détermine dans ce mode de production une contradiction principale, opposant la bureaucratie impériale, (classe-État) et la classe dominante locale. Sans un bouleversement des forces productives qui lui conférerait le rôle d'organisateur de la production, la classe-État ne peut se passer de la collaboration des chefs politiques locaux, qui constituent cependant pour elle l'ennemi principal. L'exemple le plus frappant est l'aide apportée spontanément à Cortès par les chefs totonaques, qui se plaindront longuement des exactions des percepteurs aztèques (Diaz del Castillo: 71).

Cette "instabilité" peut-elle être mise en rapport avec cette "tendance à la féodalisation" mentionnée à propos du mode de production asiatique par Godelier, Chesnaux et Dhoquois? Nous croyons que oui. Elle correspond assez étroitement avec ce que

Dhoquois appelait "féodalisation permanente", caractéristique des formes "mécaniques" (ce que nous avons appelé le "stade premier de développement"). Il faut souligner cependant que dans l'empire ce ne sont pas les fonctionnaires eux-mêmes qui décident d'exploiter à leur propre compte les populations locales, mais les anciennes classes dominantes qui rejettent l'organisation centrale.

Nos données nous obligent cependant à rejeter le terme de "féodalisation" pour caractériser cette tendance centrifuge du mode de production tributaire à son premier stade. Il est vrai que l'autorité des *señores y principales* était issue d'une *conquête* (l'invasion chichimèque) reposait sur la *contrainte physique*, et s'exerçait directement, sans appareil d'État, sur la paysannerie. Mais un trait fondamental distinguait cette forme d'exploitation du féodalisme vrai: l'existence d'un régime foncier communautaire, régime qui survivra et de beaucoup, à l'autorité des caciques indigènes. Dans ce sens, le surtravail paysan ne saurait constituer une "rente foncière féodale" sinon en un sens tout à fait analogique¹⁸. Nous croyons qu'une analyse de diverses sociétés tributaires à *partir des régions soumises* (et non seulement à partir de la métropole, comme on le fait le plus souvent) pourrait inciter à repenser la véritable nature de cette "féodalisation" terme dont on a usé dans un sens un peu trop large, à notre avis. Plus qu'à un féodalisme, nos matériaux nous renvoient à des systèmes d'exploitation complexes, "mi-lignagers, mi-féodaux", tels qu'on en trouve tant dans cette "zone intermédiaire" qui séparait l'empire inca de la "Mésoméridique" qu'en Afrique noire (Suret-Canale 1969) et en Asie du Sud-Est. C'est l'étude ethnologique poussée des formes contemporaines de ces types de société que fournira à l'ethnohistoire ses instruments d'analyse.

RÉFÉRENCES

ARMILLAS, PEDRO

- 1964 "Northern Mesoamerica" in *Prehistoric Man in the New World* (J. D. JENNINGS et E. NORBECK, éd.) Chicago, Univ. of Chicago Press, pp. 291-329.

¹⁸ A la différence des vrais rapports féodaux, opposant des seigneurs terriens et des serfs, qui se rencontraient non à la périphérie de l'empire, mais en son centre, dans certaines parties de la vallée de Mexico. (Cf. Supra: 15).

BALIBAR, ÉTIENNE

- 1971 "Sur les concepts fondamentaux du matérialisme historique" in *Lire le Capital* (L. Althusser et E. Balibar) Paris, Maspéro (Petite Collection Maspéro) Vol. 2, pp. 79-226.

CARRION, JUAN DE

- 1581 "*Descripción del pueblo de Gueytlalpa (Zacatlán, Luxupango, Matlatlan y Chila, Papantla) ... 30 de mayo 1581*" — "Publié et annoté par José Garcia Payon sous le titre *Descripcion del Pueblo de Gueytlalpan*, Xalapa, Universidad Veracruzana, 1965.

CHAPMAN, ANNE

- 1957 "Port of trade enclaves in Aztec and Maya Civilizations" in *Trade and Markets in the Early Empires* (K. Polanyi, C. M. Arensberg et H. W. Pearson, éd.), Gencoe, Ill. The Free Press, pp. 114-153.

CHESNEAUX, JEAN

- 1969 "Le mode de production asiatique. Quelques perspectives de recherche" in *Sur le "mode de production asiatique"*, Paris, Éditions Sociales, pp. 13-46.

DE LA MOTA Y ESCOBAR, ALONSO

- 1609-1624 "Memoriales del obispo de Tlaxcala, Fray Alonso de la Mota y Escobar. Visitas 1609-1624." in *Anales del Instituto Nacional de Antropología e Historia*. T. 1, 191-306, 1940.

DIAZ DEL CASTILLO, BERNAL

- 1968 *Historia verdadera de la Conquista de la Nueva España*, Mexico, Porrúa.

DE SANTIS, SERGIO

- 1965 "Les communautés de village chez les Incas, les Aztèques et les Mayas" in *La Pensée*, (n° 122) pp. 80-95.

DHOQUOIS, GUY

- 1971 "Les premières sociétés de classes: les formes asiatiques" in *Pour l'histoire*, Paris, Anthropos, pp. 67-122.

ENGELS, FRIEDRICH

- (1884)-1971 *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*. Paris, Éditions Sociales.

GARCIA PAYON, JOSÉ

- 1958 "Evolucion histórica del Totonacapan" in *Miscellanea Paul Rivet Octogenaria Dicata*. Mexico, Universidad Nacional Autónoma de Mexico, pp. 443-453.

GARCIA PAYON, JOSÉ

- 1965 voir Carrión (1581).

- GODELIER, MAURICE
 1969 "La notion de 'mode de production asiatique' et les schémas marxistes d'évolution des sociétés" in *Sur le 'mode de production asiatique'* Paris, Éditions Sociales, pp. 47-100.
- GONZALEZ, JUAN
 1981 "Relación de Xonotla y Tetela" in *Papeles de Nueva España* (Francisco Paso y Troncoso, éd.) Madrid, Gobierno Mexicano, 1905, Vol. 5, pp. 124-173.
- KATZ, FRIEDRICH
 1966 *Situación social y económica de los Aztecas durante los siglos XV y XVI*. Mexico, U.N.A.M.
- KELLY, I. et PALERM, A.
 1952 *The Tain Totonac, Part 1: History Subsistence and Technology*. Washington, Smithsonian Institution.
- LIBRO DE LAS TASACIONES DE LOS PUEBLOS DE NUEVA ESPAÑA, SIGLO XVI
 1952 Mexico, Archivo General de la Nación.
- LOMBARDO TOLEDANO, VICENTE
 1931 "Geografía de las lenguas de la Sierra de Puebla, con algunas observaciones sobre sus primeros y actuales pobladores" in *Revista de la Universidad Nacional*, Vol. 3, (nº 13) pp. 14-58.
- MANDEL, ERNEST
 1972 "*La formation de la pensée économique de Karl Marx*" (Ch. 8 "Le mode de production asiatique et les préconditions historiques de l'essor du capital"), Paris, Maspéro (Petite Collection Maspéro), pp. 109-132.
- MAO TSÉ-TOUNG
 1973 *Écrits choisis en trois volumes*. Paris, Maspéro (Petite Collection Maspéro).
- MARX, KARL
 (1858)–1970 "Formes qui précèdent la production capitaliste" in *Sur les sociétés précapitalistes*, Paris, Éditions Sociales, pp. 180-226.
- MARX, KARL
 1968–69 *Oeuvres: Économie*, Paris, Gallimard (Coll. La Pléiade), 2 vol.
- MARX, KARL et ENGELS, FRIEDRICH
 (1848)–1966 *Manifeste du Parti communiste*. Paris, Éditions Sociales.
- MENDIZABAL, M. O. DE
 1946 "Influencia de la sal en la distribución geográfica de los grupos indígenas de Mexico" in *Obras completas*, vol. 2:181-340.
- MÉTRAUX
 1963 *Les Incas*, Paris, Le Seuil.

MOLINS FABREGA, N.

1956 *El Codice Mendocino y la economía de Tenochtitlan, Mexico*, Libro Mexico.

OLMEDA, M.

1967 "Sur les sociétés aztèques et mayas" in *Recherches internationales* (n° 57-58).

PACHECO MUGICA, CARLOS

1969 *Cartogramas y cifras del Estado de Puebla*. Puebla, Gobierno del Estado.

PALERM, ANGEL et WOLF, ERIC

1972 *Agricultura y civilización en Mesoamérica, Mexico*, Sepsetentas.

PERRY, W. J.

1923 *The Children of the Sun*, New York.

REY, PIERRE-PHILIPPE

1971 *Colonialisme néo-colonialisme et transition au capitalisme*, Paris, Maspéro.

SOUSTELLE, J.

1955 *La Vie quotidienne au temps des Aztèques*. Paris, Hachette, 1955.

SURET-CANALE, JEAN

1967 "Structuralisme et anthropologie économique" in *La Pensée* (no 135) pp. 94-106.

SURET-CANALE, JEAN

1969 "Les sociétés traditionnelles en Afrique tropicale et le concept de mode de production asiatique" in *Sur le 'mode de production asiatique'*, Paris, Éditions Sociales, pp. 101-134.

TERRAY, EMMANUEL

1969 *Le marxisme devant les sociétés "primitives"*, Paris, Maspéro.

THOMPSON, J. ERIC

1958 *Grandeur et décadence de la civilisation maya*, Paris, Payot.

WOLF, ERIC

1962 *Peuples et civilisations de l'Amérique centrale*. Paris, Payot.